

Vous l'aurez avec ou sans père ?

A propos du livre de

Jean-Pierre LEBRUN, *Un immonde sans limite. 25 ans après Un monde sans limite*. Erès (Point hors ligne), 2020.

Ce livre est pour l'auteur une façon de faire le bilan d'une recherche obstinée sur les conditions d'humanisation du désir chez le parlêtre. C'est à la fois un examen de conscience, un plaidoyer pro domo et une persévération, autour de la thèse qu'il soutient de longue main : les changements économiques et sociaux ont, dès le début du XXème siècle mais surtout depuis la seconde guerre mondiale, entraîné des modifications psychiques à ce point profondes qu'elles pourraient, telle est la conviction de Jean-Pierre Lebrun, altérer les réquisits de la construction subjective elle-même.

Conférencier très sollicité, il a mis en forme dans cet ouvrage diverses contributions plus ou moins remaniées pour l'occasion. Le lecteur familier de ses travaux n'y trouvera pas de révélation fracassante par rapport aux thèses martelées depuis quelque vingt-cinq ans mais certains inflexions, des affinements, des modulations et des formules inédites, souvent heureuses. Le titre (excellent) lance un clin d'œil à *Un monde sans limite*, qui a fait connaître plus largement J.-P. Lebrun par un succès de librairie surprenant pour un ouvrage de sciences humaines. En écrivant "limite" au singulier, il voulait déjà à l'époque signifier que c'est l'idée même de limite que certains entendent désormais abolir. Un monde "libéré" de la catégorie de limite devient un monde immonde, un "immonde sans limite". Par le pouvoir de suggestion d'un bon titre, au-moins-un psychanalyste avait su trouver le ton pour séduire, sans rien céder sur les fondamentaux de la doctrine, un public agrandi au-delà du cercle des collègues habituels, en direction des travailleurs du secteur social au sens large. Quelques puristes lui ont reproché de jeter trop loin ses filets. L'auteur les soupçonne de vouloir rester entre soi, et surtout sourds aux transformations de la clinique contemporaine, qu'il ne suffit pas de décrire, encore faut-il la penser.

La facture de l'ouvrage est telle qu'on peut le prendre par où on veut, l'auteur lui-même nous en donnant licence. Les quinze chapitres sont autant de portes d'entrée sur une problématique qui insiste et qu'on pourrait, sans doute trop abruptement, résumer de la façon suivante. Le retrait inéluctable du religieux, en Occident du moins, se manifeste partout, mondialisation oblige, dans le sillage d'un capitalisme néolibéral dont le nouveau missionnaire est tout simplement la marchandise à consommer. Ce "divin marché" a entraîné la chute d'un patriarcat sur lequel le religieux judéo-chrétien s'appuyait, bien qu'il lui préexistât, notamment dans la civilisation romaine. Le patriarcat, discours du Maître par excellence, a régné pendant des siècles, si ce n'est des millénaires, sur la société et la famille, c'était le pivot de leur organisation. On pourrait dire que l'année 1968 (qui fut une secousse planétaire, au-delà du Mai parisien) lui a donné la seconde mort, après une brutale décollation lors de la Révolution française, restée inachevée voire combattue partout en Europe par des sursauts de monarchies constitutionnelles à défaut de pouvoir encore être absolues. L'histoire tousse. Autrement dit, des formations de compromis symptomatiques se sont mises en place, où la figure du père restait symboliquement puissante. Elle est aujourd'hui défaillante et surtout disqualifiée.

La psychanalyse a accompagné la bascule de ce monde-là. Pour Freud le père est la pièce maîtresse de la construction psychique du Sujet. Toutefois, sous la pression de la clinique et de quelques psychanalystes femmes, il fut conduit à repenser sa théorie œdipienne et à concevoir que la castration fondamentale était celle de la mère, plus essentielle que la crainte imaginaire pour le garçon de perdre l'usage de son pénis, pour la fille l'envie inassouvie d'obtenir enfin l'organe. En dépit de cette ouverture, la question du féminin est restée pour Freud largement "continent noir". Lacan reprit, comme on sait, la question, sans soupçonner d'emblée un au-delà possible du phallus. Il commença par chausser la théorie freudienne, non sans la mouler dans une approche structuraliste du langage, le père devenu Nom-du-Père opérant à l'instar d'une métaphore dans le discours. Un tournant vint avec le Séminaire *Encore*, où il produisit les formules de la sexualité, dont J.-P. Lebrun entend faire grand cas, d'une façon qui ne convaincra pas tout le monde. Il s'en sert, en effet, d'une manière assez singulière.

Après avoir naguère opposé fortement côté gauche et côté droit, dont la tendance à s'autonomiser serait caractéristique de l'époque actuelle, prétendument délivrée de toute tutelle phallique, J.-P. Lebrun les présente maintenant autrement. Il s'agirait entre ces côtés d'un jeu de cache-cache, si l'on peut dire, d'avant-plan et d'arrière-plan, ou encore de numérateur et dénominateur. Le côté droit (féminin) des formules est monté en position dominante et a comme refoulé le côté gauche (masculin) voire même chercherait à le récuser. C'est évidemment une manipulation du schéma lacanien, et l'auteur le sait, mais on en perçoit bien la raison. Il s'agit d'atténuer une substitution pure et simple et de suggérer que la vertu de ce que représentait le père ne saurait complètement disparaître même si, le cas échéant, elle était gravement défigurée ou tétanisée. Elle ne saurait être abolie (forclose) sous peine de condamner le sujet contemporain à la psychose, ordinaire ou non. L'auteur préférera parler de perversion ordinaire pour en qualifier l'état, voire de "mèreversion" comme sa forme la plus embusquée. On notera cependant qu'il faut, selon lui, trois générations pour y tomber, ainsi qu'on dit classiquement pour l'installation d'une psychose. Voilà donc une proximité troublante qui demande d'aiguiser la clinique. Jean-Pierre Lebrun a la ferme intention d'y contribuer et le fait en effet en parsemant son livre de quelques vignettes tirées de sa pratique, de ses lectures ou de sa cinémathèque. Quoi qu'il en soit, la perversion contemporaine est à distinguer de la perversion de structure, qui est un défi lancé au phallus, comme de la perversion polymorphe infantile, qu'elle prolonge cependant indument. Elle est encore plus profonde que celle-ci en entretenant un climat incestuel avec le maternel. On tomberait dès lors dans un "tout-pas phallique". Remarquons que Lacan, dans ses formules, visait à faire émerger un "pas-tout sous le joug de la castration", ouvrant sur une jouissance Autre, mais sans déni ni récusation de la logique phallique.

Ce qui conduit l'auteur à cette désarticulation du schéma des formules est sa conviction que le social contemporain s'acharne à évacuer le père, en l'entraînant dans la chute du patriarcat. J.-P. Lebrun cherchera à en sauvegarder l'efficace en rebaptisant la fonction paternelle (qui n'est déjà plus l'intervention d'un père géniteur) du terme de "principe paternel" (ce qui reste à mes yeux un syntagme de compromis, quelle que soit la vertu d'un principe). Comment penser la position d'exception indispensable à - voire qui "commande" - tout fonctionnement social, si le père s'est évanoui, évaporé même, avec tous ses attributs traditionnels? On pourrait objecter à J.-P. Lebrun que tout le schéma de la sexualité distribue les positions logiques pour tenter d'y faire avec la fonction phallique inaliénable, même lorsqu'elle est niée. Il me semble que pour Lacan la désarticulation du schéma est impensable. Il n'y a de jouissance Autre que par rapport à une jouissance phallique sur laquelle elle ne cesse de s'appuyer tout en l'excédant. L'éventuelle émancipation d'une Autre jouissance était déjà au cœur de *Un monde sans limite*.

Je crois cette émancipation impossible mais, à se tenter, elle risque bien de se convertir en jouissance de l'Autre (génitif subjectif et objectif) par un violent retour d'élastique. Vous ne voulez plus de maître, vous en aurez sous une autre forme, plus retorse, anonyme, mais d'autant plus implacable. D'une certaine façon, J.-P. Lebrun élargit l'usage des formules de la sexualité. Ces formules logiques étaient destinées par Lacan à penser l'assignation du genre sexué par les prises de position possibles quant au phallus et la castration qui lui est attachée. C'était, au fond, une typologie dynamique du désir. Le tableau est purement logique. En y mêlant une approche psychogénétique, notre auteur le subvertit. La "mèreversion" vise une jouissance pré-phallique, en deçà du phallus et non au-delà. Cette jouissance tout simplement l'ignore, n'en ayant jamais été informée, tout au plus comme d'un message extra-terrestre. La fonction phallique n'est pas abolie mais débranchée, désactivée a priori. Ce qui produit des personnalités pas franchement psychotiques mais plutôt "comme si".

Le souci majeur de J.-P. Lebrun est celui de l'édification subjective, de l'humanisation, comme s'exprime C. Soler à la suite de Lacan. L'auteur s'en est fort inspiré dans le chapitre 7. Ailleurs c'est à M. Gauchet qu'il emprunte ses analyses historico-anthropologiques sur l'évolution de la dialectique de l'individu et du collectif. Notre auteur est un grand lecteur et cinéphile, il nous abreuve de citations et références, parfois trop, soucieux sans doute de rendre hommage à ses multiples sources d'inspiration. Car J.-P. Lebrun est d'abord un homme de rencontres, qui n'a pas son pareil pour susciter des séminaires, des tables rondes, colloques et autres occasions de débattre. Sa bibliographie le prouve, il sait glaner, prendre et donner, c'est un homme d'échanges. A la fin du livre, il déplore d'ailleurs le repli frileux ou jaloux des psychanalystes qui préfèrent entretenir leurs petits jardins transférentiels plutôt que descendre dans la lice quitte à y prendre quelques coups bien francs, pas de ces coups fourrés dont ils ont trop pris l'habitude. Certes, à travailler avec les matières explosives de l'inconscient, on devient prudent, mais on peut l'être sans devenir vicelard.

Des coups J.-P. Lebrun en a reçus, il ne les cache pas dans *Un immonde sans limite*, on pourrait presque dire qu'il les exhibe, comme un Saint Sébastien criblé des flèches de divers contradicteurs insidieusement agressifs. Il faut reconnaître que certaines de ses formulations, pas assez dégrossies, peuvent prêter le flanc. J'en pointe une, qui fera sursauter. Dans le chapitre "Une nouvelle donne quant au sexe", l'auteur remarque avec justesse que la parole troue notre être et que le trou que fait le langage dans le Réel ne se porte pas de la même façon selon que l'on a un corps d'homme ou de femme. Soit. Mais de là à enchaîner comme suit ne va pas sans question : "chacun des sexes n'a-t-il pas à devoir reconnaître, demande-t-il, que selon qu'il possède le trou dans son corps ou qu'il dispose plutôt de ce qu'il faut bien appeler la pièce à mettre au trou, il aura une disposition différente à l'égard de ce trou". Cette grivoiserie sympathique ne saurait occulter la confusion ici commise entre réel (anatomique) et symbolique (langagier). De plus, non seulement le symbolique fait trou dans le réel mais il est lui-même troué, et J.-P. Lebrun le sait bien, lui qui l'a souvent exemplifié à travers le jeu du taquin. Or une femme parle, non? Par ailleurs, mettre la pièce au trou, n'est-ce pas la perdre? Castration. Mais surtout, il faut aller jusqu'au bout de l'idée que la sexualité est de langage et que le corps est par lui manipulable. Cette chirurgie mentale, avant d'être plastique à l'occasion, serait-elle forcément un évitement de la castration? Bien sûr, on conviendra que cela engage une conception inédite de la jouissance et donc du rapport entre les sexes. Viens-je de donner un coup de plus à notre Sébastien? Il est, de ma part, amical et porté dans le débat, qu'il faut poursuivre. Parfois J.-P. Lebrun prend aussi des coups pour d'autres, ayant pu servir par exemple de bouclier à Melman, dont néanmoins il se démarque à plusieurs endroits du livre, sur deux points essentiels, en un reproche croisé, pour ainsi dire. Tandis que Melman stigmatise l'humanisme de Lebrun, celui-ci déplore chez lui d'en rester au constat un peu

défaitiste d'une nouvelle économie psychique sans vouloir suffisamment aller chercher, par une modalité plus active de transfert faite d'absence dans la présence, le sujet là où il est, fût-ce en gésine ou dans les limbes.

Comme on lit entre les lignes autant que sur elles, en rhabillant à sa mode les mots des autres, je poursuis en insérant diverses remarques critiques dans la restitution de quelques points du livre qui m'ont paru majeurs et que je sélectionne parmi tant d'autres intéressants. Derrière des propos qui pourraient paraître assertifs, il s'agit d'entendre autant d'interrogations que je me pose et pose à l'auteur.

Prenons le problème de l'individuel et du collectif. Deux niveaux de question, à mon avis, se télescopent ici. Il y a d'abord le problème d'une dialectique permettant à un Sujet d'advenir. C'est en effet en étant confronté à la présence de l'Autre et de la langue dont cet Autre est à la fois porteur et porté, c'est ainsi qu'un sujet brut, un individu biologique est troué, divisé d'avec cette "lalangue" initiale (maternelle) qui l'a enveloppé, bercé et qui fait la base de sa pulsion de vie mais peut virer à la mort si elle se prolonge indument sans rencontrer d'obstacle, qui ne peut venir que d'une Autre langue que maternelle. Cette dernière est singulière, l'Autre est ouverte sur l'universel, elle n'est pas intuitive, il faut l'apprendre. Ce choc culturel, fondamental, transforme l'individu en Sujet social et historique. J'aime dire qu'il le transforme en personne car dans "personne" on peut entendre l'absence dans la présence, en même temps que la perpétuation de la vie dans la mort. Le miracle, c'est qu'une mère puisse et doive transmettre cela et non seulement un vécu de corps à corps. Voilà une première façon d'entendre la dialectique de l'individuel et du collectif (j'insiste sur ce terme de dialectique car il ne s'agit pas d'une substitution, le maternel perdure comme pulsion de vie). Au nirvana de la jouissance primitive, bienfaitante illusion, un retranchement s'est normalement toujours déjà produit, si la mère n'est pas psychotique. Car elle parle ailleurs que dans le tête-à-tête de lalangue. Certes il peut y avoir des mères mortes et c'est terrible, des mères vampires ce n'est guère mieux, j'ai envie de dire qu'il faut des mères "respire". Parler est aussi d'abord respirer... puis expirer.

Cette incision faite par l'Autre dans lalangue, on l'a longtemps attribuée au père, figure naguère la plus visible de l'altérité. Cette opération n'est plus aujourd'hui aussi évidente, c'est vrai. Par qui, par quoi peut-elle, doit-elle être portée? Nous tombons là sur les transformations du social, où apparaît un second niveau de questionnement de l'individuel et du collectif. Commençons par dénoncer l'insuffisance d'une pensée qui voudrait les opposer. Même une société individualiste forme un collectif (il suffit de songer aux rôles des réseaux sociaux en période de confinement). Un individu absolument seul serait rapidement voué à la mort (les ermites eux-mêmes entretenaient par la prière une présence invisible). Qu'est-ce qui dans le collectif d'aujourd'hui peut soutenir le processus d'humanisation, alors que les repères traditionnels sur lesquels les parlêtres pouvaient s'appuyer, sans avoir complètement disparu, sont en voie de transformation et peut-être de mutation? On s'aperçoit que la dialectique de l'individuel et du collectif, dont les pôles ne marchent pas du même pas, est une épreuve temporelle. Si ce sont toujours des initiatives singulières qui provoquent des "accros" dans le tissu social, une fois touché celui-ci peut "filer" dans tous les sens. Un phénomène de mode est né et s'impose largement. Dire initiative singulière est sans doute faire la part trop belle à la liberté, il ne faut pas perdre de vue l'énorme rôle des transformations matérielles qui nous embarquent sans exception dans une évolution que nous ne maîtrisons guère. Il n'est même pas exclu qu'un jour se réalise la fiction de l'apprenti sorcier jouet de sa propre machine. Comment rester humain, sachant que l'humanité n'est pas derrière mais devant nous, que de l'avenir nous ne savons rien et anticipons si peu?

Une autre question mérite attention. Quel rapport y a-t-il entre la chute du patriarcat qui démonétise la figure du père et le bouleversement des relations entre les genres sexués? D'un côté l'altérité autoritaire, mais aussi instituante, du père nommant défaille, de l'autre la parité tend à rabattre toute différence sur la même. Il serait vain de chercher quel côté a semé la discorde car ils sont rigoureusement solidaires et même intriqués comme les deux faces d'une seule problématique : comment advient, comment s'institue un Sujet humain désirant? On a dit la façon dont la langue pouvait faire autorité. Est-ce choquant de continuer à la dire phallique? Le phallus n'est à personne, ni homme ni femme, mais il les structure en leur soustrayant sa dîme de jouissance. Or c'est bien là le problème du sexe aujourd'hui. La jouissance, répugnant à la soustraction, s'est autonomisée de manière ostentatoire. De plus, elle a rompu les chaînes qui l'entravaient dans la reproduction (même si jamais elle n'y fut réductible). Elle s'est individualisée, redonnant des couleurs aux pratiques auto-érotiques. Cette jouissance semble primer sur tout et partout. Mon autre, mon partenaire, à la limite c'est mon sextoy. Pourtant, à y regarder de plus près et surtout à entendre moins sourd, on découvre que le souci de faire et d'élever des enfants est loin d'avoir disparu. Il suffit d'écouter un homosexuel homme pour s'en convaincre. Ils réclameront la GPA au nom de l'égalité des droits par rapport à la PMA pour toutes. Egalité des jouissances. Certains oseront dire qu'il faut respecter la nature et recevoir ses sanctions comme un destin. Mais il y a belle lurette que l'humain trafique la nature et il ne s'arrêtera jamais. On peut juste espérer qu'il ne retourne pas contre lui les avancées technologiques dans lesquelles il s'est lancé, qui risquent de le mener par le bout du nez vers l'autodestruction. Rien n'est joué mais le train est lancé, on ne le stoppera plus, on peut juste tenter de l'aiguiller un peu, vers on ne sait où. Peut-être un jour les bébés ne se feront-ils plus dans le ventre d'une femme. Sera-ce la mort du désir? Pas forcément. Une dérive métonymique, certainement. Mais il est sûr que cette nouvelle économie psychique que mettent en place les transformations matérielles puis sociales de l'existence, cette NEP générera des souffrances inédites, qu'il conviendra d'entendre. Car on est toujours à la jointure d'une époque qui s'en va et d'une autre qui vient et à cet endroit se produisent forcément des étincelles. Il n'y a ni bien ni mal en soi, transcendants, ce serait un reste de religion de le croire. Nous les définissons par une praxis qui va de l'avant, dans le brouillard. Il n'y a plus de modèle d'humanisation a priori, prêt à l'emploi. Plus que jamais l'Homme (au sens générique) est sans qualités préalables. Les inerties dont il hérite ne sont pas des qualités, elles sont le poids dont s'alourdit un Réel dont jamais il ne pourra se départir, qu'il peut juste déplacer. Pour autant il ne s'agit pas de faire n'importe quoi mais d'inventer l'humain encore à venir. Lucidité nietzschéenne.

Notre histoire nous a conduits à cette urgence, sachant qu'il n'y a d'acte que d'urgence, passé l'instant de voir et le temps (de plus en plus raccourci) de comprendre. Le capitalisme industriel, avec ses injustices flagrantes, était patriarcal. Celui d'aujourd'hui, en épousant une tradition libérale voire libertaire, a inventé le néolibéralisme. Ce monstre est une perversion du capitalisme au nom du "à chaque un sa jouissance" (évidemment on s'en dispute la répartition). Chacun est censé y trouver sa place, que lui donneront les études de marché (au contraire d'avoir la chaise dans un orchestre, dont parle J.-P. Lebrun). Il sera nommé à, on devrait dire littéralement pré-posé à. Ce néolibéralisme a toutes les apparences de la liberté, tous les oripeaux de la démocratie mais il cache en son sein un autoritarisme pouvant aller jusqu'à la dictature. Nul besoin de courir en Chine, restons en France. Une dictature peut s'exercer à l'abri d'une majorité cadennassée, d'un arsenal législatif renforcé, pour peu que l'accompagne une police suffisamment dissuasive. La crise des Gilets jaunes, dont traite aussi le livre de J.-P. Lebrun, l'a bien montré. Comme elle a montré autre chose, la difficulté à dépasser une démocratie directe qui se méfie outrageusement de toute représentation. Ce sont

les deux faces d'une même monnaie frappée dans le métal de notre époque. La violence est devenue sournoise et les revendications impuissantes. La démocratie est enrayée, ou plutôt elle ne s'est pas encore trouvée.

Je disais plus haut que l'individu et le collectif ne sont pas dans la même temporalité. Ils ne marchent pas exactement dans le même tempo et cette désynchronisation permanente entretient une tension souffrante. L'individu est en quelque sorte l'analyseur grammatical du verbiage social. Sans cesse il tente de s'y ajuster ou de le réformer. Il n'empêche que, sans être homogènes au fonctionnement de l'individu, les aléas du collectif produisent à coup sûr des effets cliniques, à mesurer. On peut les aborder dans le registre d'une sociologie clinique tout en leur prêtant une écoute singulière. Depuis que les grands idéaux fédérateurs (toujours plus ou moins d'essence religieuse) se sont estompés, que peut-il rester d'autre que des communautés d'intérêts? La "galère" pour les Gilets jaunes, le business pour d'autres, quand ce n'est pas le jogging groupé ou que sais-je encore? La parole, qui assène, commande, affirme, a perdu sa puissance d'acte. Ou plutôt elle est anesthésiée par la communication qui informe, conjecture, éventuellement palabre. Le constat prime sur l'acte, qui se calfeutre sous l'autorité anonyme, aseptisée, émasculée des expertises scientifiques. Nous sommes victimes d'un totalitarisme technocratique, main de fer dans un gant de velours sollicitant la servitude volontaire, usant des perversions langagières, faites d'antiphrases et d'euphémismes, si bien dénoncées par Klemperer.

Ceci m'amène à une remarque critique sur la référence aux vertus humanisantes du langage. S'il est juste de les affirmer, il conviendrait de regarder de plus près ce qui, dans le langage, opère cette métamorphose. Rien d'autre que la puissance de la parole, l'audace d'une profération, qui fut longtemps l'apanage du père, depuis le fameux "Je suis qui je suis". Le père aujourd'hui n'a pas disparu, il est devenu roublard par la force des choses. Il ne peut plus tout se permettre, sous peine de Metoo. Tant mieux. Mais il faudra que continue à se lever de la contradiction pour échapper à la perversion unienne, alors que le levier social traditionnel permettant à un enfant et sa mère de se séparer fait de plus en plus défaut. Même dans des couples gays ou lesbiens la tiercéité est possible, elle l'est même pour celles qui, comme dit la chanson, ont fait un bébé toute seule. Il suffit de rencontrer la contradiction. Il est vrai qu'à l'heure actuelle les moyens de s'en prémunir sont plus aisément disponibles. Parce qu'elle n'est plus aussi couverte (ce qui veut dire également protégée) par le refoulement, la langue affleure avec son cortège de nouveaux symptômes qui vont, faute de solides défenses, de la simple susceptibilité ou irritabilité à des formes plus redoutables de clinique visqueuse (clinique du marécage, dit J.-P. Lebrun) comme des addictions, des comportements psychopathiques, des extensions phobiques, par exemple. C'est-à-dire des troubles qui s'inscrivent dans le registre de l'humeur, des pathologies du contact plutôt que du conflit.

Impossible de terminer ce compte rendu sans rendre hommage à la culture de J.-P. Lebrun mise au service de la clinique. Je noterai deux passages évocateurs. *Les naufragés des Auckland*, récit autobiographique d'un certain Raynal, raconte comment le capitaine avait dû en rabattre car ils étaient tous ramenés à de simples marins échoués sur la même île, après avoir été hiérarchiquement répartis sur le même bateau, et ça c'était une autre affaire. Mais avec une habile diplomatie, il parvint à faire accepter de ses compagnons la nécessité de règles, s'ils ne voulaient pas s'entretuer. Un si sage raisonnement lui valut l'estime et le respect de chacun. Il n'était pas redevenu capitaine mais devenu un autre capitaine. Cas de démocratie réussie.

L'autre passage qui mérite éloge est le commentaire d'une statue étonnante, dite Notre-Dame de Grasse. Il s'agit d'une Vierge à l'enfant, thème classique mais ici d'une facture particulière.

J.-P. Lebrun, à la manière de Freud décrivant le Moïse assis de Michel-Ange, livre une interprétation éclairante, en s'attardant sur les visages de la Vierge et de l'Enfant qui regardent, totalement pacifiés, dans deux directions opposées. Cette statue faisait probablement partie d'un ensemble justifiant l'orientation divergente des regards, mais peu importe. Comme il importe secondairement qu'une interprétation renseigne tout autant sinon plus sur celui qui la fait que sur ce que l'œuvre aurait "vraiment" voulu dire. Ici, en l'occurrence, on acceptera une parabole magnifique pour dire qu'un enfant doit quitter sa mère afin de vivre, et que cela peut se faire, sinon sans peine, peut-être sans père empiriquement repérable, en tout cas dans la paix.

Dans la foulée, juste encore une courte réflexion sur un prétendu retour du matriarcat. Le thème des "Vierge à l'enfant" occupe une place de prédilection dans la peinture et la sculpture médiévale puis renaissance et au-delà. Le tableau est même parfois renforcé par la présence tutélaire de Sainte Anne, chez un Léonard de Vinci ou un Georges de La Tour, par exemple. Compensation en plein patriarcat politique? Ou l'inverse, comme si le politique devait dompter le pouvoir des femmes de porter la vie? L'homme, le père est absent. Mais son esprit plane. Comment ce miracle serait-il possible, je ne connais point d'homme, dit le Magnificat. T'inquiète, répond l'Ange messager, l'esprit viendra sur toi et te couvrira de son ombre. Qu'il soit fait selon ta parole, répond la Femme. Ce grand mythe chrétien, qui dit la présence invisible du père, aurait-il désormais perdu toute efficacité? C'est la question, mais en tant que question, il s'agit déjà de l'ombre d'un père. Soyons plus surréalistes et comme Magritte osons le paradoxe : Ceci n'est pas un père, car de père il n'y a jamais eu que lieutenant. Alors, Belge pour Belge, avec Stromae nous le hêlerons : papaoutai ?

Regnier PIRARD